

## Exposition Photographie post-mortem : à Gentilly, les cadavres exclus

Dans une exposition fascinante et perturbante, la Maison Robert-Doisneau donne à voir le travail d'artistes qui, de portraits intimes en reportages, brisent le tabou de l'image des défunts, devenus invisibles dans les sociétés européennes.



Extrait de la série «A Great Send-Off» où le photographe Odhrán Dunne documente les funérailles de sa grand-mère. (Odhrán Dunne/Odhrán Dunne)

par [Clémentine Mercier](#)

publié le 6 octobre 2023 à 18h40

La photographie n'est jamais aussi passionnante que lorsqu'elle nous pousse dans nos retranchements. Et lorsqu'elle nous pousse dans la tombe, une foule d'interrogations vient avec... C'est avec cette question toute bête, «Et nos morts ?», que la Maison Robert-Doisneau s'attaque à un sujet tabou : les images des corps des défunts. Etrangement, les portraits post-mortem ont disparu de notre paysage visuel alors que ce sous-genre était très répandu – à la fois produit, publié et montré dans les familles – du XIXe siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Qui n'a pas en tête les visages paisibles et creusés de Victor Hugo immortalisé par Nadar ou de Marcel Proust par Man Ray ? Si, dans nos sociétés européennes médicalisées, déritualisées et déchristianisées, nous avons perdu l'habitude d'accompagner les dépouilles, et même éloigné les enfants des funérailles, nous avons aussi perdu l'habitude de voir ces images. A ce titre, la pandémie de Covid a été révélatrice : alors que la France enregistrerait des pics de mortalité, les défunts n'avaient jamais été aussi absents, évanouis comme par magie de notre champ de vision, réduits à des statistiques.

Voilà pourquoi Michaël Houlette, directeur de la Maison de la photographie Robert-Doisneau de Gentilly (Val-de-Marne), tenait à leur faire une place, fidèle à l'esprit humaniste de Doisneau : «*On ne peut pas parler de photographie humaniste sans parler de la fin de vie*», affirme-t-il. Plus de vingt ans après «le Dernier Portrait», marquante exposition au musée d'Orsay qui retraçait l'histoire du portrait post-mortem, la Maison Robert-Doisneau présente des photographes qui s'engouffrent dans cette béance iconographique. Dans un accrochage dense et documenté, elle montre que certains pratiquent encore le portrait funéraire aujourd'hui, de façon intime ou sous la forme de reportages au long cours, souvent seuls et incompris avec ce sujet complexe.

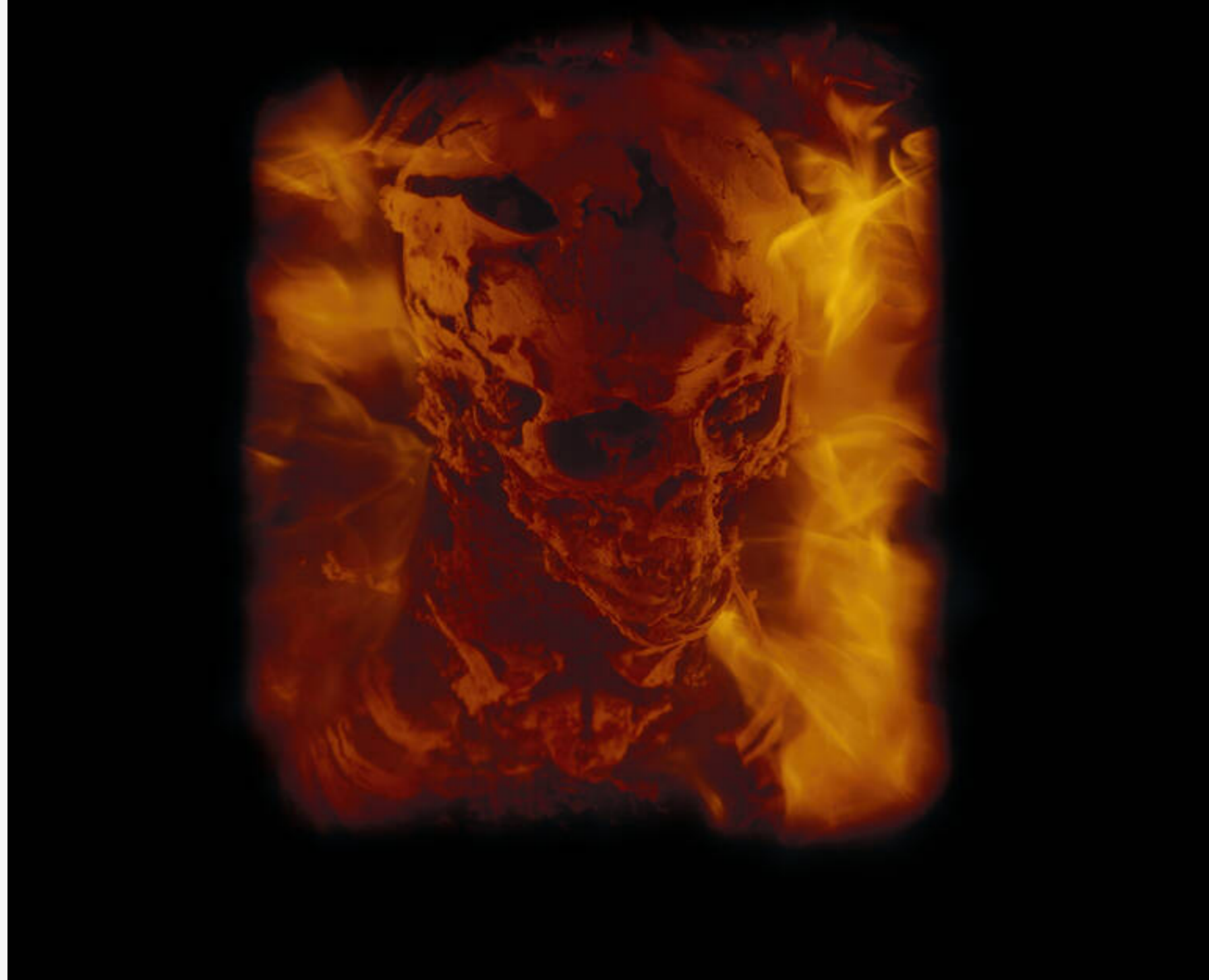


Extrait de la série «Post Mortem» réalisée en 2009 par Patrik Budenz. (Patrik Budenz)

### Un saisissant avant-après

En quatre petites salles, l'exposition, intense, bouscule. Les images, tendres et insoutenables, fascinantes et repoussantes sont parfois difficiles à regarder. Les premières photographies remontent aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, quand le portrait post-mortem était encore pratiqué. Dans les archives de Robert Doisneau, on retrouve un seul portrait funéraire, celui de M. Masson, un ami de la famille. En 1963, Jean Cocteau orchestre lui-même son portrait post-mortem. Il se fait photographier sur son lit de mort, éclairé comme une star de cinéma, après avoir choisi le photographe, Raymond Voinquel, et l'éclairagiste, Vilmos Szecsi. Ces mises en scène léchées disparaissent pourtant des mœurs à partir des années 60. Progressivement, les morts et leur image entrent en clandestinité : les dernières heures des vivants se passent désormais à l'hôpital ou dans des maisons médicalisées, tandis que les toilettes funéraires sortent du cadre des familles pour être confiées à des professionnels.

De nos jours, pourtant, une poignée de photographes bravent le tabou, par besoin de garder un souvenir des derniers moments. Mais aussi par quête existentielle. Les diptyques de Walter Schels (série «Noch Mal Leben», 2003), juxtaposition de visages en vie puis morts, captent miraculeusement le mystère du vivant dans un saisissant avant-après. D'autres photographes scrutent plutôt l'état transitoire entre la vie et le néant. Christine Delory-Momberger a par exemple capté les derniers moments de son compagnon dans *le Baiser*. Sur la photographie en clair-obscur, la fille de la photographe embrasse le défunt sur le front dans un tendre geste d'adieu. «*Il est mort à 15 heures, ma fille arrivait de Francfort, explique la photographe. Nous sommes restées trois heures avec lui, il était tout chaud. Et quand on a décidé de partir, il s'est refroidi en deux minutes.*» Christine Delory-Momberger a aussi photographié sa mère, bouche ouverte, juste après son décès, une photo intitulée *le Passage*. En raison de la faible luminosité de la chambre, le cliché est flou, fantomatique, comme si l'esprit de la défunte flottait, aspiré par un gouffre. «*Voir ces photos ainsi exposées, cela participe au travail de consolation, poursuit la photographe. Le travail de deuil est galvaudé car en vérité, on laisse toujours les morts derrière soi. Mais la consolation, cela dure toute une vie. C'est une conversation, un dialogue qu'on entame avec les morts, une nouvelle relation qui commence.*»



Dans sa série «Visitors», le Slovène Goran Bertok introduit sa lentille à l'intérieur d'un crématorium pour capturer crânes et ossements léchés par les flammes. (Goran Bertok)

### Un rapport prude et virtuel au trépas

Plus réaliste, le photographe et réalisateur Franck Landron porte un regard cru sur les dernières années de ses parents, visiblement diminués. «*Peut-être que je regrette d'avoir fait ces photos. On veut toujours effacer de sa mémoire les moments difficiles*», reconnaît-il. Devant un papier peint rose à fleurs, qui reconstruit un intérieur d'appartement, l'installation de Franck Landron présente des petits cadres avec des plans serrés sur les visages des défunts, comme s'il s'agissait de vivants : «*A quel moment est-on vraiment mort ? Ma mère est-elle morte au moment où elle a fait son AVC ou sept ans plus tard avec sa sonde gastrique ? J'ai toujours tout filmé pour être sûr d'avoir vécu les choses. Faire ces photos me permet d'avoir une distance.*» Il y a aussi des façons moins rudes de montrer des obsèques. Sur un écran défile «A Great Send-Off», diaporama aux petits airs de *Six Feet Under*. Il documente les funérailles de la grand-mère du photographe Odhrán Dunne (collaborateur de *Libération*) en Irlande. Autour de la défunte, présentée dans un cercueil ouvert, famille et amis se rassemblent chaleureusement, boivent le café, mangent un morceau. On glisse une barre chocolatée entre les mains de la paisible grand-mère. Un adorable petit bichon pose même dans le cercueil...

Aujourd'hui, les cimetières ont moins la cote : la tendance est à la crémation. Et ce sont les institutions publiques et entreprises privées qui prennent en charge les corps, après des siècles de rituels religieux. Ce voile de pudeur jeté sur la mort naturelle, décelé en 1965 par l'anthropologue anglais Geoffrey Gorer dans son texte «Ni pleurs ni couronnes, pornographie de la mort», s'observe dans la salle consacrée à la «gestion» des corps, de plus en plus médicalisée. Et puisque la société occidentale occulte les malades, les vieux et les trépassés, le Slovène Goran Bertok braque au contraire son objectif dessus, dans des images naturalistes et dérangementes. Dans sa série «Post-Mortem», il scrute en détail les corps congelés au funéraire. Même regard sensationnaliste dans sa série «Visitors», où il introduit sa lentille à l'intérieur d'un crématorium pour capturer crânes et ossements léchés par les flammes. Pour contrer notre rapport prude et virtuel au trépas, le Suisse Steeve Luncker a suivi à Genève la Brigades des levées de corps, des professionnels qui prennent en charge ceux qui meurent dans l'oubli, hors du contexte familial.



Pour sa série «In Fine», Eric Dexheimer a suivi des thanatopracteurs et photographié les corps des défunts. (© Eric DEXHEIMER / SIGNATURES)

### «Des rejets viscéraux»

Pour sa part, Eric Dexheimer a travaillé pendant près de dix ans à une trilogie sur la disparition. Le premier volet, «In Fine», suit avec grâce et décence des thanatopracteurs. Entre leurs mains, les corps des défunts, photographiés en noir et blanc, deviennent transparents, aériens, spectraux, dans un dernier voyage vers l'au-delà. «*Le corps mort peut être quelque chose de beau*», rapporte le photographe qui dit avoir «*recontré*», des centaines de défunts pour ce travail au long cours, loin du voyeurisme. «*Cette série, pudique et universelle, déontologique, a suscité des réactions violentes, des rejets viscéraux*», rapporte Frédérique Founès, directrice de l'agence Signatures. «*In Fine*» n'a pourtant personnellement amené à réfléchir sur ce que l'on garde des autres, sur leur mort par-delà la mort. Elle m'a même aidée à affronter la perte de ma mère.»

En Suisse, où l'euthanasie est légalement autorisée, ces sujets photographiques ont reçu un accueil plus favorable mais en France, ces corpus restent difficiles à montrer.

L'invisibilisation de la mort la rend naturellement moins familière, plus fantasmée, comme l'avait noté Geoffrey Gorer, qui décelait des avatars de la Faucheuse dans le succès des romans policiers, thrillers, westerns, films de guerre... Il est donc loin, le XIXe siècle où l'on allait voir les cadavres anonymes derrière des vitrines, à la morgue parisienne, comme passe-temps cadavral. En revanche les momies, photographées par Sophie Zénon et Philippe Bazin, sont des vanités particulièrement appréciées et les catacombes, des sites touristiques paradoxalement très visités. L'humanité n'en est pas à une contradiction près.

**Et nos morts ? La photographie post mortem aujourd'hui en Europe à la Maison de la photographie Robert-Doisneau de Gentilly (Val-de-Marne), jusqu'au 18 février.**